

## Littérature québécoise

---

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21501ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1993). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (53), 10–16.

## VIGIE

Paule Noyart

XYZ, 1993, 120 p.; 17,95 \$

D'entrée de jeu, Paule Noyart nous dit ce qu'il en est de son héroïne: «Un homme la quitte et la revoici seule». On ne connaîtra pas la cause de ce départ. Pas plus qu'on ne saura qui était cet homme dont elle ne voyait plus que les dents, affirmation dérisoire d'un appétit de vivre à toute épreuve. La voilà donc seule. Elle qui n'est qu'un «animal inadapté» qui a besoin de soutien, qui perd l'équilibre dès qu'on ne la porte pas. *Vigie* est le récit de cette vie qui tente de reprendre pied après une rupture. Récit d'une existence mal amarrée, sujette aux «terribles pensées» que des rencontres, des histoires auront peut-être le pouvoir d'exorciser ou d'évacuer. «Il va falloir trouver quelque chose, se dit-elle, trouver quelque chose pour survivre.» C'est donc à la recherche de ce quelque chose qu'elle part, dans sa vie de tous les jours, d'abord, puis sur la route qui la mènera, l'espère-t-elle, vers l'ailleurs meilleur. Les personnages avec lesquels elle se lie sont des cœurs simples, des laissés-pour-compte, pour qui elle éprouve une sympathie et une tendresse spontanée. Tendresse qui trouve dans l'écriture de Paule Noyart les accents justes. On sent que l'auteure aime ses personnages, qu'elle aime leur fragilité, la difficulté à vivre de ces êtres précaires et précieux. Si d'aventure elle s'attache à un éboueur bien ancré dans le réel et d'une vitalité généreuse, c'est qu'elle souhaite «rencontrer un ours ou un animal dangereux, car si tu rencontres un ours, la réalité t'envahit et tout devient facile.» Elle comprend vite que la fréquentation de telles «bêtes» occasionne des désagréments et que tout ne devient pas si facile à leur contact. Et voilà que l'envie lui reprend de fuir un monde dont elle éprouve la dureté à son corps défendant.



Malgré la lassitude éprouvée par le personnage on sent une disponibilité qui la fait accueillir des êtres dont la fragilité et l'humanité un peu fruste lui procurent une forme d'apaisement. On se dit que l'auteure reprend à son compte l'envie exprimée par son personnage de «vivre une histoire triste, et simple, une histoire qui prendrait toute la place, réduisant au silence les terribles pensées». Et puis bien sûr, il y a Vigie, le chien à la présence discrète et rassurante, fidèle compagnon de cette errance en pente douce.

Pierre Carpentier

## LA PORTE D'IVOIRE

Alberto Manguel

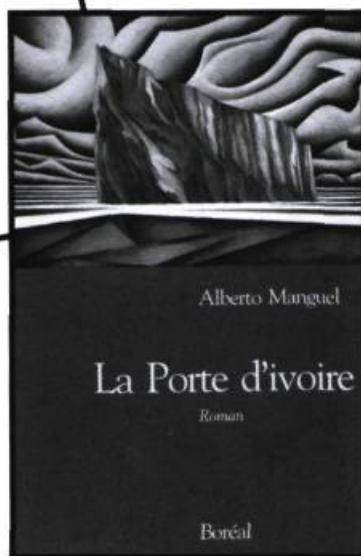
Trad. de l'anglais

par Charlotte Melançon

Boréal, 1993, 262 p.; 19,95 \$

Je confie d'emblée que je ne tiens pas pour très réussi ce premier roman ambitieux d'Alberto Manguel, célébré par la presse anglophone d'ici et d'ailleurs; c'est peut-être une présomption, un certain espoir littéraire qu'on a récompensés.

Une femme se suicide (à la fin du premier chapitre) après une période de mutisme, dont le



lecteur ne comprend pas la raison. La réponse vient aux chapitres suivants, rétrospectifs, dans lesquels elle prend la parole et nous fait voyager dans l'espace (Alger, Paris, Buenos Aires) et le temps: son adolescence, la rencontre de son mari, un militaire, sa passion pour la photo, la naissance de sa fille — jusqu'à sa découverte fortuite de la violence cachée de son mari, un véritable bourreau. De longs chapitres d'une vie somme toute inintéressante, disons bien ordinaire, qui s'étire sans vraiment parvenir à épaissir le personnage; ce que ne rachète pas l'écriture, plutôt plate, qui respire une sorte de flegmatisme en rien émouvant (je ne vise pas la traduction, qui me paraît très bonne).

Enfin, le dernier chapitre donne la parole à ce mari qui se confesse. Guère plus intéressant; la mort le hante, mais en-

core? Bien sûr, depuis le début le romancier comptabilise les victimes, mais sans ancrer la mort dans une réflexion proprement tragique. On raconte beaucoup trop dans ce roman — et on oublie que l'on touche toujours mieux en montrant qu'en expliquant.

François Ouellet

## ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE AU QUÉBEC

François Gallays

Fides, 1993, 427 p.; 24,95 \$

L'*Anthologie de la nouvelle au Québec*, compilée par François Gallays regroupe 35 écrits de 30 auteurs différents. Tous sont situés dans le temps par une courte notice biobibliographique et sont présentés selon l'ordre chronologique de leur première parution.

L'un des avantages d'une anthologie est de remettre en actualité des textes souvent peu connus, voire méconnus, ou encore carrément disparus de la circulation au lendemain de leur publication. Le recueil de François Gallays permet à cet égard de retrouver avec bonheur les nouvelles «... and on earth peace» de Jacques Renaud, «C'est ce soir qu'il revient» d'Yvette Naubert, «Le poisson rouge» de Marcel Godin, «Chaud comme le marbre, Une aventure d'Arlène Supin» du coloré Jean Dunaan, ou «Le réveillon» de Suzanne Jacob, parmi d'autres.

Toute anthologie pose aussi la question du choix des textes retenus, et la chose relève, ici comme ailleurs, d'un mélange de logique historico-littéraire rigoureuse autant, il faut le dire, que d'un arbitraire souvent total. Aucune unanimité ne se fera jamais autour de telles entreprises. Soit! Devrait-on donc dès lors ne pas s'étonner de l'absence ici d'Alain Grandbois, entre autres, ou de la présence de Clémence DesRochers, ou de celles d'Anne Hébert et de Gabrielle Roy, qui sont toutes deux des incontournables en matière de roman, mais dont les qualités de nouvelles ne sont pas toujours avantageusement comparables?

Le titre annonce par ailleurs plus que l'anthologie ne donne. Car 31 des 35 nouvelles publiées ont d'abord paru entre 1960 et 1980. L'isolement des «Noces d'or» (1936) d'Albert Laberge, en ouverture, est d'autant plus étrange que cette composition

respecte peu, comme d'autres du reste, le double critère d'inclusion adopté dans la «Présentation»: le compilateur n'y établit-il pas d'une part en effet que les textes retenus devaient être «à la fois intéressants et exemplaires» et «[porter] les traces de leur époque»? De plus, aucune nouvelle ne vient illustrer le XIX<sup>e</sup> siècle, une époque où le genre a pourtant foisonné.

Tout compte fait, l'*Anthologie de la nouvelle au Québec* offre au lecteur une collection de textes aptes à soutenir la relance de l'intérêt pour ce genre littéraire, relance amorcée depuis quelques années dans le monde de l'édition québécoise.

Jean-Guy Hudon

### PARMI LES ALPHABETS

**Tatiana Chtcherbina**  
Trad. du russe  
par Christine  
Zeytounian-Beloüs  
Castor Astral / Écrits des  
Forges, 1992, 116 p.; 12 \$

*Parmi les alphabets* est une anthologie de poèmes écrits entre 1979 et 1992 par une Moscovite née en 1954, un an après la mort de Staline. Tatiana Chtcherbina a été l'une des initiatrices de la Nouvelle Culture qui a remis en cause l'immobilisme esthétique. Elle a donc été vivement critiquée par la presse conservatrice et chaleureusement accueillie par la jeune génération. Depuis 1989, elle peut enfin sortir du pays et se faire connaître en Allemagne aux États-Unis et ailleurs. En octobre 1992, elle était invitée au Festival de Poésie de Trois-Rivières. Dans son numéro d'été, *Estuaire* a publié huit de ses poèmes écrits en français.

Dans ses textes, on découvre avec bonheur une profusion d'images et de mots qui témoignent d'une ouverture sur le monde passé et actuel («Babylone, Troie et Moscou, U.S.A.») et d'une vaste culture; de préoccupations quotidiennes et d'incursions dans l'ésotérisme («chakra du soleil», «666 du dragon»). Quelques néologismes: «Archipidex», «foubol» et «Microvénus», onomatopées («brekekex») et mots étrangers («Bon giorno», «gelato») déstabilisent le lecteur qui s'était laissé emporter dans une poésie très personnelle.

Une question est sous-jacente à tous ces poèmes: «quoi d'autre après». On sent la fin du



«siècle des monuments, siècle des conserves» et l'urgence de créer un autre monde. Un monde extérieur, social, dans lequel chaque individu doit vivre: «Je ne connais pas ma route, écrite, mais je distingue ma maison: maintenant, il faut que j'y naisse». Bref, Tatiana Chtcherbina est une auteure originale, profonde, critique, qui se construit un univers neuf plein d'humour et de liberté.

Sylvie Beaupré

### LE SILENCE DE LA TERRE

Claude Paradis  
VLB, 1993, 123 p.; 16,95 \$

Claude Paradis n'en est qu'à son troisième recueil de poèmes, mais ses publications passent rarement inaperçues. Avec *Stérile Amérique*, en 1985, il s'était vu décerner le Prix Octave-Crémazie au Salon du livre de Québec. Cette fois, *Le silence de la terre* a reçu le Prix Jacques-Poirier 1993 du Salon du livre de l'Outaouais.

Ce recueil est imprégné du thème de l'absence qui s'exprime dans les figures de la distance et, vous l'aurez deviné, du silence. La parole du poète passe à travers le prisme de la nature; certaines images associent d'ailleurs émotions et éléments naturels: «La nuque au soir se vide / d'une avalanche de peine». Le recueil est divisé en quatre parties. Avec «Belle rivière», première partie, l'absence de l'être aimé et le sentiment de manque s'installent progressivement: «Personne ne comprend très bien / la crainte des amants / dans la distance / mourir est si facile». La nature y est surtout représentée par l'élément eau: la



rivière, le fleuve, le rivage. L'autre rive demeurera d'ailleurs une figure dominante et obsédante du recueil. Dans la quatrième partie, «Épaule rivage (attente)», la poésie s'assombrit, l'attente devient impatience, le poète parle à la deuxième personne, il interpelle la femme absente: «Tu travestis la distance / en divisant les eaux».

Le recueil de Claude Paradis mérite amplement le prix qu'on lui a accordé et toute l'attention du lecteur. La poésie en vers libre du *Silence de la terre* déborde d'images magnifiques, de poèmes surprenants. Une poésie à lire, à entendre, à savourer.

Marc Proulx

## GUERNICA



Elizabeth SMART  
À LA HAUTEUR  
DE GRAND CENTRAL STATION,  
JE ME SUIS ASSISE  
ET J'AI PLEURÉ

Traduit par Hélène Filion

« Une petite bombe littéraire... » *La Presse*

« Sous la plume [d'Elizabeth Smart], l'acte d'aimer est un rituel sacré, l'amour est mythique, presque métaphysique. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*

148 pages - 17,95 \$

Roland MORISSEAU  
POÉSIE (1960-1991)

« Il y a chez Morisseau un puits d'espérance qu'on dirait intarissable. »  
Gilbert Langevin



174 pages - 19,95 \$



Case postale 633, Succursale NDG  
Montréal (Québec) H4A 3R1  
Distribution : CEDILIV, (514) 939-2660

### MARGIE GILLIS

#### LA DANSE DES MARCHES

Anne-Marie Alonzo,  
Noroît, 1993, 61 p.; 12 \$

Le mariage de la poésie et de la danse méritait l'édition de qualité que nous livre Le Noroît. Sept belles photographies accompagnent les poèmes. Cependant elles détonnent, car l'éditeur a opté pour des portraits d'une Margie Gillis toujours en position d'équilibre, ce qui accentue la fixité de l'image, plutôt que de soutenir les rythmes et les élans fougueux des textes.

La danseuse Margie Gillis, hautement créative dans cet art d'interprétation, se retrouve interprétée par la poésie d'Anne-Marie Alonzo. Les pages deviennent des planches où les pieds se succèdent à des rythmes évoquant la danse moderne. Certains poèmes atteignent une efficacité remarquable. Le débit des mots semble vouloir transcender l'immobilité textuelle et le propos, rattraper le mouve- ▶

ment de la danseuse, se l'approprier. L'auteure nous donne le point de vue d'une spectatrice captivée, avide de connaître des gestes de liberté. Mais incapable de tout retenir de cet art délébile, sculpté dans la matière impalpable du temps et de l'espace, elle demeure aussi insatiable que ravie.

Le lecteur assiste à la valse-hésitation des sentiments. Entre l'admiration et l'envie, les partenaires se séduisent, s'indiffèrent, se rejettent puis se cherchent, renouent et se défient. Pour se prolonger, la danse requiert l'intervention de la mémoire du spectateur avec la perception subjective qu'il en a. La poète l'a gravée, la dotant, en quelque sorte, d'une forme fixe... pour la postérité.

André Marceau

### LA TOUR DE PRIAPE CONTE ÉROTIQUE

François Landry  
Triptyque, 1993, 88 p.; 13,95 \$

Voici enfin un véritable roman érotique québécois. Hugues Corriveau nous avait ravis avec *La maison rouge du bord de la mer*, mais la beauté de son écriture prenait plus de place que la force des scènes érotiques. Quant aux écrits de Lili Gulliver, ils n'ont d'érotiques que le nom...

François Landry évite le piège de l'érotisme gratuit. Il y a gradation de l'intensité romanesque érotique. Cavendish, le héros, est un Américain chargé d'une mission commerciale à Énolybab (Babylone, à l'envers...), ville imaginaire du Moyen Orient. Il se voit piégé suite à un revers financier et il doit relever le défi que lui lance Mohammed Bek Zabi. Ce défi consiste à obtenir un orgasme à chacun des sept étages de la tour de Priape, et en une heure seulement. L'auteur développe donc son récit de façon cohérente autour de sept fantasmes différents.



Quelques faiblesses d'écriture et une fin qui apparaît irréaliste par rapport à l'ensemble du récit n'enlèvent rien à un petit livre qui se lit avec plaisir! S'il se publie et se republie beaucoup d'œuvres érotiques depuis quelques années, *La tour de Priape* est, à n'en pas douter, un des titres à retenir.

Francis Dupuis-Déri

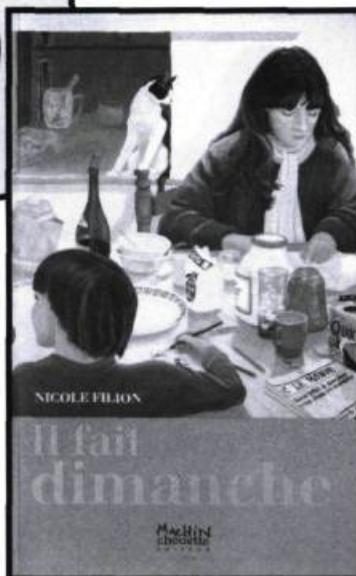
### UN APRÈS-MIDI DE SEPTEMBRE

Gilles Archambault  
Boreál, 1993, 107 p.; 15,95 \$

Le vide créé par la mort de sa mère a ranimé chez l'auteur le souvenir de la femme qu'elle a été. Il exprime ici ses sentiments, ses regrets avec pudeur, sans amertume. Il se dégage de ce texte une grande sérénité, et surtout, l'amour d'un fils pour sa mère.

Ce récit m'a profondément bouleversée; d'abord par son propos et aussi parce que Gilles Archambault laisse au vestiaire sa légendaire timidité pour se raconter sans utiliser le paravent d'un personnage. Ce texte littéraire est un touchant témoignage de vie.

Lise Lemieux



### IL FAIT DIMANCHE

Nicole Filion  
Machin Chouette, 1992,  
123 p.; 15,95 \$

Nicole Filion écrit de petits textes. Nouvelles? Poésie? Plutôt prose poétique, descriptions minutieuses de tout ce qui semble banal dans le quotidien mais qui, sous sa plume, acquiert une dimension nouvelle. Au fil de ces textes, souvent d'une page, plus rarement de deux ou trois, se crée un monde axé sur l'écriture, à mi-chemin des souvenirs d'enfance et de ceux de la vie adulte (parfois éloignés), et orienté vers la nature: fleurs, oiseaux, eau, animaux, ciel, tout est propice à l'admiration et à la réflexion. L'écriture n'est pas sans rappeler le style des adeptes du nouveau roman: l'auteur esquisse des scènes qui, en apparence,

comportent peu d'intérêt mais qui, pourtant, prennent vie grâce à la précision et à la minutie des descriptions, grâce aussi à un travail manifeste sur la forme, tant sur le plan des images, multiples, que de la structure, le recueil contenant peu de dialogues, mais parlant beaucoup plus à travers les mots simples et les illustrations de Nicole Filion.

*Il fait dimanche*, ce sont quelques secondes de la journée mises par écrit, ce sont quelques journées d'une année qui sont décrites, ce sont quelques années d'une vie immortalisées par Nicole Filion. Sous un ton à l'occasion moqueur, détaché, perce souvent une tendre nostalgie, une douce tristesse. Un petit recueil qui donne le goût de profiter du quotidien, de tendre la main pour attraper ces minutes qui s'envolent quand le soleil plombe, quand la pluie tombe, quand le jour s'achève ou que les enfants se lèvent et qu'il fait dimanche...

Martine Latulippe

### HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE

Monique Proulx  
Boreál, 1993, 238 p.; 24,95 \$

C'est un peintre, Max, qui prend en charge la narration de ce roman. Voilà qui nous change agréablement des innombrables écrivains en train de se colleter avec le langage. L'action se présente donc sous forme de tableaux, plus précisément comme une galerie de portraits. Un peintre, par définition, perçoit la réalité différemment du commun des mortels. Max, lui, dispose d'un point de vue particulièrement inusité puisqu'il est immobilisé dans une chaise roulante. Or ce paraplégique est le centre de l'univers, vers lui convergent toutes les passions et toutes les détresses humaines. Autour de cet astre invisible tourbillonnent des hommes et des femmes prisonniers de leur ronde folle. Il y a Pauline, la mère délaissée, puis Julius Einhome, obèse au cœur tendre, qui viennent lui confier leur mal de vivre. Qui mieux qu'un peintre peut en effet comprendre le «syndrome de la transparence» dont souffrent les êtres dans cet agrégat de solitudes appelé vie urbaine? Mais ces consciences malheureuses, si elles inspirent des toiles saisissantes, n'en ré-

veillent pas moins chez l'artiste un passé volontairement enterré. La compassion de Julienne, sa mère, le désir de Lady, la culpabilité de Mortimer obligent Max à réfléchir sur lui-même, à revivre le Big Bang, l'accident qui a changé le cours de son insouciante trajectoire.

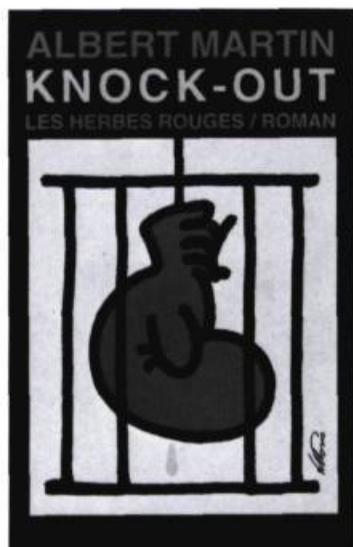
Voilà l'intrigue qui prend forme graduellement au fil de la lecture. Il faut dire que cette mise en scène du personnage de l'artiste nous vaut une architecture romanesque des plus intéressantes. Le caractère sarcastique et l'esprit acéré du protagoniste font le reste, donnent le ton à un récit d'une grande finesse, qui ne verse jamais dans le pathos. La langue riche et très vivante de Monique Proulx intéresse et retient. L'écrivaine ne se gêne pas pour glisser ça et là des bribes d'anglais, des expressions typiquement montréalaises qui servent de contrepoint au lyrisme de certains passages. On comprend alors son cheminement : si elle a d'abord cédé au plaisir de raconter des histoires (dans son premier roman, *Le sexe des étoiles*, mais aussi dans son recueil de nouvelles *Sans cœur et sans reproche*), elle s'attaque cette fois à la structure narrative, qu'elle renouvelle avec un égal bonheur.

Alexandra Jarque

**KNOCK-OUT**  
Albert Martin  
Les Herbes rouges, 1993,  
202 p.; 14,95 \$

*Knock-out*, c'est le procès de la famille, c'est un combat à mort qui s'engage entre un père hypocrite et un fils désillusionné; c'est aussi une critique sociale acerbe. Albert Martin pratique un style très simple: il n'utilise pas les dialogues, ne faisant que rapporter les événements tant banals que dramatiques, ce qui rend l'implication du lecteur plus difficile. Les journées passent à toute vitesse, les détails quotidiens de la vie sont absents du roman — ce qui ne facilite pas la compréhension de la psychologie des personnages — et les images sont rares, les phrases se limitant plutôt à la classique structure du sujet-verbe-complément.

En revanche, l'aspect thématique est plus précis: la figure paternelle est omniprésente, bien que le père soit le plus sou-



vent parti, ne revenant à la maison que le temps de mettre sa femme enceinte à nouveau. Toute la famille vit dans la crainte perpétuelle de ce père ivrogne et paresseux: la mère, les sœurs, le fils, qui ne sont jamais autrement désignés. En fait, aucun des personnages de *Knock-out* ne possède de nom propre. Recherche d'identité? Effacement des personnages? Probablement volonté de démontrer que les aventures de cette famille, qui semblent si étonnantes mises par écrit, peuvent arriver à bien des familles contemporaines, que ce père pourrait être n'importe quel voisin prêt à battre ses enfants et à bernier sa famille, que ce fils pourrait être n'importe quel enfant s'élevant contre l'autorité parentale, contre l'interdit, contre les conventions tacites de la vie.

Martine Latulippe

**LA FEMME D'ENCRE**  
Corinne Larochelle  
Loup de Gouttière, 1992,  
72 p.; 15 \$

Avec son premier recueil de poésie, cette «jeune auteure de dix-huit ans» s'est vu remettre le Prix Critère 1992. Il s'agit du fruit d'un travail de création et de réflexion sur une sculpture de Camille Claudel, *Clotho*. Évidemment, les thèmes du mythe, de la féminité, de la sexualité et de la détresse sont très présents, l'œuvre d'art choisie le commandait. En première partie, l'auteure donne la parole à l'artiste, à Camille; «Carnet d'une statuaire» couvre ainsi plus de la moitié du recueil. Les premiers vers annoncent de belles choses: «Il y a mordre la pierre / et ensuite / le réveil [...] je te promets une œuvre / le premier rôle / ou

T R I  
P T Y  
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL. (514) 524-5900



Gilbert Langevin  
**CONFIDENCES AUX  
GENS DE L'ARCHIPEL**  
(poésie)  
85 p., 13,95 \$



François Landry  
**LE COMÉDON**  
(roman)  
414 p., 22 \$



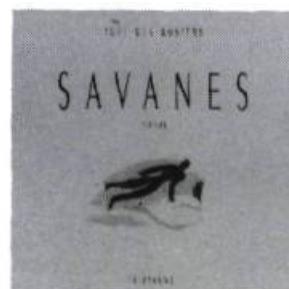
Jean-Paul Fugère  
**GEORGETTE  
DE BATISCAN**  
(roman)  
191 p., 15,95 \$



Yves Gauthier  
**FLORE Ô FLORE**  
(roman)  
128 p., 15,95 \$



sous la direction de  
Robert Giroux  
**LA CHANSON PREND  
SES AIRS**  
(essai)  
236 p., 19,95 \$



Joël Des Rosiers  
**SAVANES**  
onze illustrations de  
Pierre Pratt  
(poésie)  
100 p., 19,95 \$

la fin du monde». Un monologue s'installe, l'artiste interpellant son œuvre à venir et, à travers elle, le mythe. Avec le monologue de l'artiste sculpteur s'installe malheureusement la monotonie. En deuxième partie, avec «Clotho après l'exposition de 1899», l'auteure reprend la parole et se penche à son tour sur la statue. Elle imagine les rêves, les désirs et les déceptions de Clotho. La poésie de Corinne Larochelle est plutôt pauvre en images et l'intérêt premier du propos s'estompe au fil de la lecture en raison du peu de souci accordé à la forme. Par contre, *La femme d'encre* comporte une certaine richesse de vocabulaire. Les mots sont bien choisis, mais le travail sur la langue manque quelque peu d'originalité. Cinq œuvres de Karen Trask (encre et lavis sur papier) complètent bien ce premier recueil de Corinne Larochelle.

Marc Proulx

**LE PARCOURS  
DU PREMIER ROMAN**  
Jean-Michel Barrault  
XYZ, 1993, 186 p.; 24,95 \$

Étienne Caradet est un jeune auteur qui en est à ses premières armes dans le monde merveilleux de la littérature. C'est surtout un rêveur victime de sa naïveté qui ambitionne d'être publié et se voit déjà — pourquoi pas? — sur la liste des best-sellers. Le titre de son ouvrage: «L'illusion». Ses illusions, il les perd toutes les unes après les autres. Le monde de l'édition le traite comme un «plouc sorti de sa cambrousse», et la réalité se révèle loin, très loin des espérances du pauvre Caradet. La compétition est forte, les déceptions constantes et les candidats à la publication «forment un vivier inépuisable, un fretin si affamé qu'il gobe les appâts les plus dérisoires, tout disposé à payer sa propre capture».

Dès les premières lignes, le ton est donné. Cynique et mor-

gant, l'auteur porte un jugement féroce sur les éditeurs, les émissions de télé, les prix littéraires, le marketing. Tout y passe, traité sur un ton humoristique; c'est agréable à lire, le réalisme et la fiction se conjuguant adéquatement. Celui qui se berce d'illusions n'a vraiment pas sa place dans cette jungle. L'auteur se charge d'ailleurs de donner quelques leçons à Caradet. «Garde tes illusions. Continue à ignorer que l'illustrateur a gagné en une journée autant d'argent que ce que rapportent six mois d'écriture». Ou encore: «Vous prenez un air entendu, Caradet, mais vous n'apprendrez que bien plus tard qu'un roman vendu cent francs en a coûté douze en frais directs de fabrication, composition, papier et impression. La majeure partie du prix de vente est absorbée par la commercialisation.»

Mais qu'importe! Notre homme est un créateur. Il ne travaille pas pour l'argent. Il est d'ailleurs mal vu d'espérer tirer un quelconque fruit de ce travail. Tout le monde s'attend même à en profiter sans bourse délier. «Ces mêmes personnes qui n'imagineraient pas que leur boucher leur fasse cadeau d'une entrecôte ni leur médecin de sa consultation semblent croire



qu'avoir dîné un soir à côté d'un monsieur ou d'une dame qui écrit des livres leur donne le droit de recevoir gratuitement le produit de ce travail. Mais écrire n'est pas un travail, n'est-ce pas? C'est un amusement, une fantaisie. Les artistes vivent de rien, c'est connu, et ils ont encore plus de talent lorsqu'ils sont pauvres.» L'auteur manie donc l'humour avec justesse, corrigeant ce faisant certains mythes qui entourent le monde de l'édition.

Louise Vachon

**NOUS IRONS TOUS  
À MÉTIS-SUR-MER**  
Vincent Nadeau  
XYZ, 1993, 317 p.; 19,95 \$

Un peu avant la guerre, dans le Bas du Fleuve: les amours d'une institutrice et d'un télégraphiste. L'histoire ressemble aux *Filles de Caleb*, bien sûr, avec des airs

du *Temps d'une paix*. Dès qu'on s'essaie à recréer les atmosphères d'antan, à recréer des histoires d'amour du temps où l'on s'écrivait et soupirait, on tombe forcément dans un certain déjà-vu souvent proche du cliché historique. Bon: ce sont les règles du genre, on doit les accepter ou rendre le livre...

L'histoire est certes joliment écrite, avec du style et un bon sens du dialogue. Manquent pourtant un rythme, un souffle, une construction dramatique qui serait moins prévisible: deux trajets de vie qui hésitent à se rencontrer, qui finissent par se distancer: l'occasion était belle pour étonner, surprendre...

Michel Lemieux

**FRAGMENTS D'UN MENSONGE**  
Dominique Blondeau  
La Pleine Lune, 1993,  
118 p.; 15,95 \$

Sous ce titre sont réunies deux nouvelles: «L'émissaire» et «De sable et de pierre». La première est une fiction poétique où le réel se confond avec l'imaginaire; elle évoque la passion sans bornes qu'une femme éprouve pour une autre femme. La seconde ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits* contemporain: un homme raconte ses errances à travers le monde. Le lien entre les deux fictions est fort bien exprimé en exergue: «On ne ment pas, on se crée des vérités».

L'écriture ciselée et d'une grande richesse poétique de Dominique Blondeau m'a charmée et j'attends le même plaisir de ses autres textes littéraires.

Lise Lemieux

**FONDEMENT DES FLEURS  
ET DE LA NUIT**  
Yves Gosselin  
L'Hexagone, 1992,  
120 p.; 14,95 \$

Entrer dans l'univers poétique d'Yves Gosselin, c'est un plongeon, une descente irrémédiable vers un sombre questionnement. Un monde où Dieu et les figures de la religion côtoient la violence et la poésie. En quatrième de couverture, dans une courte présentation, l'éditeur ne cherche pas à cacher ce qui attend le lecteur éventuel: «Il [Yves Gosselin] poursuit depuis 1987 une œuvre sans compromis, marquée par une quête incessante de Dieu et un mépris absolu du siècle». Un programme qui

## FONDEMENT DES FLEURS ET DE LA NUIT

YVES GOSSELIN



l'HEXAGONE • POÉSIE

fié à la violence et au sang: «Qui n'a jamais lu un seul poème sans éprouver un sentiment de haine infini, [...] sans qu'un filet de sang ne ruisselle sur ses lèvres». *Fondement des fleurs et de la nuit* se compose majoritairement de poèmes en prose et d'aphorismes, mais aussi de quelques poèmes en vers libres qui empêchent la monotonie de s'installer. En fait, le dernier recueil d'Yves Gosselin est souvent plus près de la philosophie que de la poésie.

Marc Proulx

## JEAN-SÉBASTIEN HUOT ÉLÉVATION

LES HERBES ROUGES / POÉSIE



gnard, sexe, âme. «Je devais avoir sept ou huit ans / et un soir comme ça / mon père a décidé / de tout foutre en l'air. / Il s'est engueulé avec le mobilier de cuisine, / il a sorti les vidanges / puis le jour s'est levé, / une hache blanche / serrée entre / les dents.» («L'endive, le citron»)

Ces lectures-minute possèdent tout de même quelque attrait; elles séduisent, d'autant que l'honnête volonté de toucher y transparait. Cependant, la publication d'un recueil de poésie devrait exiger un peu plus de souci littéraire. La forme donnée ici demeure utilitaire, sans recherche des sonorités et des rythmes, éléments primordiaux au genre. Discrète, l'écriture véhicule simplement un propos simple. Quant aux dessins qui, conformément aux textes, sont tracés de façon naïve (voire enfantine), ils reprennent les mêmes thématiques. *Cutes*<sup>1</sup>, sans plus, ils n'ajoutent rien, sauf quelques pages.

André Marceau

1. *Cute*: (prononcer: kioute) adj. — Mignon, gentil... *Dictionnaire de la langue québécoise*, Léandre Bergeron, VLB.

laisse pour le moins perplexe. D'entrée de jeu d'ailleurs, le poète affiche ses couleurs: «On ne demande pas asile au Poème, cette instante prière». Le langage de l'auteur est extrêmement dense et demande un effort de tous les instants. Il ne s'agit pas d'un recueil où l'on peut se laisser porter par les mots. Rien n'est donné. La violence est extrême, parfois déconcertante. Les paradoxes sont nombreux. Le poème peut être associé aux fleurs et à la beauté à un moment, pour plus tard être identi-

### ÉLÉVATION

Jean-Sébastien Huot  
*Les Herbes rouges*, 1993,  
55 p.; 9,95 \$

Jean-Sébastien Huot, malgré sa jeune vingtaine, compte nombre de participations à des revues, dont *Gaz moutarde* qu'il fondait à la fin des années 80. Il publie ici son quatrième recueil de poésie qui s'ouvre sur «Âme», 25 courts poèmes, pas tous inédits puisqu'au moins six d'entre eux paraissaient dans les revues *Gaz moutarde* (N° 13) et *Estuaire* (N° 68); la deuxième partie,

«Vacuité», présente sur papier glacé quinze dessins de l'auteur.

«Les poèmes et les dessins [...] sont des petits flashes qui tentent de cristalliser le quotidien dans toute son absurdité», annonce l'éditeur en quatrième de couverture. Pourtant, l'absurdité ne tient pas tant aux petits moments relatés qu'à l'imagerie bigarrée que l'auteur y accole. Par ailleurs, le succès des évocations repose sur l'emploi de poncifs, comme étoiles, lune, ciel, bleu, soleil, sol, hache, poi-



ÉDITIONS DU  
**NOROÎT**  
POÉSIE

**Direction littéraire:**  
Hélène Dorion, Paul Bélanger  
C.P. 156, Succ. De Lorimier  
Montréal, (QC) Canada H2H 2N6  
**Direction administrative:**  
Claude Prud-Homme  
1835, Boul. des Hauteurs  
St-Hippolyte, (QC) Canada J0R 1P0  
**Téléphone et télécopieur:**  
(514) 563-1644

**LE NOROÎT a publié plus de 300 OUVRAGES signés par près de 130 AUTEURS différents. La majorité des recueils sont accompagnés d'œuvres de plus de 110 ARTISTES.**

## NOUVEAUTÉS

### CASSETTES AUDIO

#### ALTERNANCES



Dorion, Corradi, Desautels

#### ALTERNANCES

Des voix, des images, des musiques se posent comme autant de passerelles entre la fragilité de l'être et le mouvement du monde.

12\$

#### SAINT-DENYS GARNEAU



Saint-Denys Garneau

#### Poèmes Choisis

La voix de Paul-André Bourque rend avec justesse la beauté des textes du poète. La musique de Violaine Corradi accompagne cette aventure intérieure.

12\$

### LIVRES

Anne-Marie Alonzo

Margie Gillis

La danse des marches

12\$

France Boisvert

Comme un vol de gerfauts

10\$

Louise Dupré

Noir déjà

12\$

Mona Latif-Ghattas

La triste beauté du monde

15\$

Louise Larose

Mortelle et corps perdu

12\$

Serge Ouaknine

Poèmes désorientés

20\$

Jean-Noël Pontbriand

Écrire en atelier...

ou ailleurs

15\$

Diane Régimbald

La seconde venue

10\$

Christine Richard

Rupture sans mobile

10\$

Saint-Denys Garneau

Poèmes choisis

12\$

La **RENCONTRE** parfaite entre la **POÉSIE** et les **ARTS VISUELS**



### L'INDÉFINISSABLE POÉTRIQUE

Jean Boisvert  
Écrits des Forges, 1993,  
48 p.; 10 \$

Le Prix Octave-Crémazie, l'un des Prix du Salon du Livre de Québec, a pour fonction de souligner l'excellence chez les poètes débutants. Cette année, *L'indéfinissable poétique* de Jean Boisvert a été honoré. D'entrée de jeu de mots, le titre pique la curiosité. Qu'est-ce donc que la poétique? «La poétique est une décharge de soleil à poing portant.» En fait, dans le poème d'ouverture, Jean Boisvert tente de définir sa conception de la poésie: *l'indéfinissable poétique*. Le recueil regroupe en fait des poèmes aux styles très variés, sans lien entre eux, à quelques exceptions près, la trilogie formée par les poèmes «Toi», «Moi», «Nous», par exemple. La poésie de Jean Boisvert est foisonnante d'images, ses procédés poétiques, intéressants. Le poète possède une écriture vivante, la forme y prend beaucoup de place, même s'il s'en défend: «La poétique se livre avec une force comparable à l'assaut, elle n'est jamais formelle». Il est vrai que la poésie de Jean

Boisvert ne se laisse par emporter dans la recherche simpliste de la forme pour la forme. Les thèmes traités (la femme, la violence, la société en crise) conservent une place de choix parmi les préoccupations du poète.

Marc Proulx

### FAUT D'LA FUITE DANS LES IDÉES!

Marc Favreau  
Stanké, 1993, 160 p.; 8,95 \$

Des jeux de mots à profusion. Une satire toujours aussi raffinée, des sarcasmes toujours aussi affûtés: eh oui! Sol est de retour. Marc Favreau présente *Faut d'la fuite dans les idées!*, un recueil constitué des textes de *L'univers est dans la pomme*. L'attachant personnage use avec brio de la naïveté du clown pour se livrer à une critique sociale acerbe, ironique à souhait, riche en références contemporaines et en allusions littéraires et historiques. Le recueil permet de constater une nette évolution entre les deux spectacles, le dernier manifestement plus subtil, plus intime, mais aussi plus drôle. Quand la simplicité et la finesse s'unissent, le plaisir et la réflexion sont assurés, et Marc Favreau, dit Sol, ne cesse de nous le prouver.

Martine Latulippe

## NOUVEAUTÉS D'HIER:

### Marthe Mercure:

#### Tu faisais comme un appel

Ce docudrame, inspiré de faits vécus, dévoile le sort réservé à des orphelins déclarés déficients mentaux par les religieuses du Mont-Providence pour obtenir le soutien financier du gouvernement Duplessis.

Quatre orphelines, devenues des femmes d'âge mûr, racontent à une intervieweuse invisible des bribes puis des pans de cette enfance violente, opprimée et ravagée. Elles sont relayées dans leur narration par un chœur d'adolescentes qui les représente de même que toutes les orphelines qui partageaient le même sort. Comme un écho du passé, le chœur répète, commente, scandant certains passages du texte.

Marthe Mercure a effectué un excellent travail de rythme sur un langage fruste, sur des phrases difficilement achevées, tant le vécu pèse. Tout en ne retenant que l'essentiel des paroles relatant ces expériences, elle a su maintenir leur musique particulière et leur humour, franc et gras, évitant tout misérabilisme (Les Herbes rouges, 1992). ●

Benoit Pelletier

### Flora Balzano: Soigne ta chute

Je connaissais de Flora Balzano et de *Soigne ta chute* que le roman était en nomination au Prix du Gouverneur général. Pourtant, dès la première phrase, j'étais *accroc* de Flora Balzano. Le ton, mes amis, le ton! La langue qu'emploie Flora Balzano est vivante, virevoltante, pleine de bruit et d'images, chaude, caustique, moderne, salée, bêtement drôle ou drôlement bête, le tout dans l'ordre et le désordre, c'est selon. Si je pouvais avancer une comparaison boiteuse, je la rapprocherais de Daniel Pennac: il y a un tel accent de vérité dans leur façon d'écrire à tous deux qu'on se fout complètement de l'intrigue

tant on est occupé à écouter leur langue, tant on est saisi par la force des personnages. Bon, peut-être que j'exagère un peu dans ce cas-ci: on s'en occupe de l'intrigue dans *Soigne ta chute*, surtout qu'il ne semble pas y en avoir vraiment, contrairement à Pennac qui *polarise* à la française. Oui, il manque encore l'enveloppement unique d'une intrigue capable de sublimer ce feu d'artifice verbal.

Est-ce pour cela que *Soigne ta chute* n'a finalement pas gagné le Prix du Gouverneur général? Chose certaine, si Flora Balzano offre dans son prochain roman une intrigue aussi électrisante que son écriture, elle l'aura à coup sûr (XYZ, 1991). ●

Jean Pettigrew

### Joseph F. Girzone: Joshua: Une parabole moderne

«Si Jésus-Christ revenait parmi nous, 2000 ans plus tard...» Pourquoi pas? L'idée n'est pas dépourvue d'intérêt et c'est ce qu'explore un Américain. Ce Jésus renouvelé, c'est Joshua, le menuisier (bien sûr) un peu «grano» qui habite une maisonnette en bordure du village. Ne courant pas les événements sociaux, Joshua bêche tranquillement son jardin et profite du temps passé avec tous les curieux venus le rencontrer pour leur faire partager la Bonne Nouvelle. Mais bientôt le nouveau messie s'attaquera aux religions du XX<sup>e</sup> siècle, plus particulièrement à la machine catholique.

Si la deuxième partie de *Joshua* (Libre Expression, 1992) soulève un débat intéressant concernant l'opulence évidente de l'Église catholique, la première partie du roman manque malheureusement de souffle ou d'entrain pour nous y amener.

Si Jésus-Christ revenait parmi nous, 2000 ans plus tard..., ne serait-il pas un homme d'affaires, cellulaire à la main, fraîchement débarqué à Jérusalem, une ville qui compte trois religions et s'en tire très mal? ●

Ericka Tabellione